

Sébastien RICHARD

Au-delà de l'être et du non-être : les origines de la *Gegenstandstheorie* meinongienne dans la tradition philosophique autrichienne

Introduction

La *Gegenstandstheorie* développée par Meinong au tournant du XIX^e et du XX^e siècles est une théorie de l'objet, une science dans laquelle l'objet est conçu comme *Gegen-stand*, comme objet donné dans son objectivité *a priori*, c'est-à-dire comme possédant une autonomie par rapport à l'acte de sa saisie. On le sait, c'est particulièrement dans l'École de Brentano que furent développées plusieurs théories de l'objet à la fin du XIX^e siècle. Dans cet article, nous nous attacherons à soutenir une thèse déjà énoncée par Jean-François Courtine, à savoir :

« [...] l'idée que la *Gegenstandstheorie*, approchée ou développée plus ou moins complètement par Kasimir Twardowski, Alexius Meinong, Ernst Mally et Husserl, est issue de la caractérisation brentanienne de l'intentionnalité et du problème des représentations sans objet. » (COURTINE 2007 : 98)

Autrement dit, l'idée d'une théorie de l'objet ne s'est pas imposée d'un coup dans la tradition philosophique autrichienne, mais a émergé progressivement de la tentative de concilier deux thèses qui, prises ensemble, semblent contradictoires : d'une part, la thèse bolzanienne selon laquelle il y a des représentations sans objet et, d'autre part, la thèse brentanienne selon laquelle tout acte psychique est dirigé vers un objet.

1. Le problème des représentations sans objet

Si Bernard Bolzano occupe une place de tout premier plan dans l'histoire de la philosophie, c'est, notamment, parce qu'il a dé-

findu, à l'époque contemporaine¹, et avant Frege, une forme d'« objectivisme sémantique », c'est-à-dire la thèse selon laquelle le discours renvoie à une forme d'objectivité qui en est indépendante. Cette thèse a ensuite été soutenue différemment par Herbart, Lotze, Frege, Meinong, Husserl, Reinach, Lask, Moore, Russell et Wittgenstein (BENOIST, 2006 : 13). Même si Brentano s'y opposera, cet objectivisme de la signification est typique de la tradition philosophique autrichienne et prend, chez certains auteurs, la forme d'un « platonisme » de la signification², mais on parlera plus proprement de « réalisme sémantique », en ce que le « sens » est posé comme un type d'entités en soi, ce qui permet, en retour, de lui assurer une objectivité. Cette version ontologiquement extrême du réalisme sémantique a été particulièrement soutenue par Frege, pour qui, par exemple, le concept de nombre premier existait avant qu'il y eût des personnes pour s'occuper d'arithmétique. Pour cet auteur, tous les concepts sont ainsi doués d'une existence objective et indépendante (LARGEAULT, 1970 : 58).

Selon nous, ce qui fait l'un des intérêts de l'objectivisme sémantique de Bolzano est, justement, qu'il ne succombe pas au « préjugé en faveur de l'effectivité », inhérent à sa version réaliste. Rappelons que le philosophe de Bohême appelle « proposition en soi » (*Satz an sich*), ou « proposition objective », le « sens », le « contenu », ou encore la « matière », d'un énoncé ou d'un jugement³. Or, contrairement à ces deux derniers, les propositions en soi ne sont pas comptées parmi les choses qui existent ; elles ne se trouvent en aucun temps et en aucun lieu (BOLZANO, 2008 : 68). Il y a donc une indépendance des propositions en soi par rapport au langage dans lequel elles sont exprimées ou aux individus qui les pensent, sans que pour autant elles soient conçues comme existant spatio-temporellement dans un improbable *drittes Reich* frégréen.

Les propositions en soi possèdent des « composants » (*Bestandteile*), ou « parties » (BENOIST, 2002 : 33-48), lesquels peuvent

¹ Sur les antécédents médiévaux de cette thèse, on pourra consulter : DE LIBERA, 2002, ainsi que ELIE, 2000.

² L'appellation de « platonisme » est, à notre avis, une erreur, mais il s'agit là de l'expression consacrée.

³ Un énoncé est une « proposition parlée ou écrite », c'est-à-dire « tout discours par lequel quelque chose est asserté ou affirmé » et qui doit toujours être soit vrai, soit faux ; un jugement est une « proposition pensée », c'est-à-dire toute proposition qui n'est pas exprimée par des mots, mais seulement pensée (BOLZANO, 1985-1994 : (§ 19) 103).

être soit des propositions entières, soit des « représentations en soi » (*Vorstellungen an sich*), ou « représentations objectives ». Ces dernières ne peuvent être vraies ou fausses, n'existent pas et sont la « matière » (*Stoff*) (BOLZANO, 1985-1994 : (§ 48) 29) des représentations subjectives qui les expriment. Bien que le terme de représentation semble mal choisi ici, en ce qu'il induit une compréhension subjective de cette notion – là où nous n'avons affaire qu'à de l'objectif –, il permet surtout de souligner le type de relation qui lie une représentation en soi à son objet :

« J'appelle objet d'une représentation toute chose réelle ou non réelle dont on peut dire qu'elle est représentée par cette représentation, ou encore dont traite une proposition où cette représentation est une représentation-sujet. » (BOLZANO, 2008 : 71)

Par exemple, la représentation « étoile de première grandeur » représente Sirius, Régulus et Aldebaran ; la représentation « une racine de l'équation $x^3 - 9x^2 + 26x - 24 = 0$ » représente les nombres 2, 3 et 4¹. Nous voyons qu'une représentation peut représenter un ou plusieurs objets. Dans ce cas, elle est dite « objectuelle » (*gegenständlich*) (BOLZANO, 1985-1994 : (§ 66) 105). Parmi les représentations objectuelles, il y en a certaines qui ont un statut particulier, à savoir celles d'« extension maximale² », comme, par exemple, « quelque chose » (*Etwas*) ou « objet en général » (*Gegenstand überhaupt*) (BOLZANO, 1985-1994 : (§ 99) 55-56) qui représentent tout objet, réel ou irréel, possible ou impossible. Il y a d'autres représentations équivalentes à celles-ci, comme « non-rien » ou « quelque chose qui a la propriété *b* », où « *b* » est une propriété qui appartient à tous les objets sans exception. Un exemple d'une telle propriété serait l'identité à soi.

S'il y a des représentations d'extension maximale, il y a aussi des « représentations sans objet » (*gegenstandlose Vorstellungen*), c'est-à-dire des représentations qui ne représentent rien. Bolzano en donne plusieurs exemples dans le célèbre § 67 de la *Wissenschaftslehre*. En suivant Twardowski (1993 : 106), nous pouvons les ranger sous trois catégories (BOLZANO, 1985-1994 : (§ 67) 112-113³) :

¹ Remarquons bien que la relation d'une représentation à un objet ne peut être élucidée plus avant : elle est primitive (SEBESTIK, 1992 : 145).

² L'« extension » d'une représentation est le domaine des objets qu'elle représente.

³ On trouvera d'autres exemples dans SEBESTIK, 1992 : 184.

- a) « les représentations qui enveloppent carrément la négation de tout objet », comme la représentation « rien » (*Nichts*) ;
- b) « les représentations auxquelles aucun objet ne correspond parce que jusqu'à maintenant, dans l'expérience, il ne s'en est montré aucune pareille », c'est-à-dire ce que nous pouvons appeler des « représentations fictives », comme « montagne d'or » ou « Dieu » (si les athées ont raison) ;
- c) « les représentations auxquelles ne correspond aucun objet pour le motif que, dans leur contenu, paraissent rassemblées des déterminations contradictoires les unes avec les autres », c'est-à-dire ce que nous pouvons appeler des « représentations contradictoires », comme « cercle carré », « vertu verte », « pentaèdre régulier » ou « $\sqrt{-1}$ ».

Les représentations sans objet sont bien des représentations, c'est-à-dire qu'il s'agit bien de parties de propositions qui sont significatives, bien qu'elles ne représentent pas d'objet.

Lorsque Bolzano parle de représentations sans objet, il ne cède pas à la tentation qui consiste à croire qu'elles représentent des objets qui n'existent pas. C'est pourtant en ce sens qu'Exner a lu Bolzano :

« [...] quand il y a être-impossible, il y a aussi des choses impossibles. Et en fait, cela s'accorde tout à fait avec l'usage de la langue, où l'on parle en général de choses réelles, non réelles, possibles, impossibles. Mais il s'ensuit aussi que les représentations dont l'objet ne peut jamais devenir réel représentent elles aussi une chose, à savoir une chose impossible, à laquelle appartient aussi un être, l'être-impossible ; ainsi, quoique relativement à l'objet elles soient très différentes des autres, ces représentations ne peuvent néanmoins être appelées des représentations sans objet. » (BOLZANO et EXNER, 2008 : 129)

Rien ne saurait être plus opposé à la pensée de Bolzano. Certes, il y a, pour lui, des représentations qui représentent des objets qui ne sont pas réels, comme, par exemple, « la loi morale suprême », puisqu'elle représente une proposition en soi, une certaine vérité en soi « qui n'est rien d'existant et qui est pourtant quelque chose » (BOLZANO et EXNER, 2008 : 119). Mais la représentation « cercle carré » ne représente aucun objet, pas même un objet impossible qui aurait un être différent des objets réels ; elle ne représente tout simplement rien. Il

semble que nous soyons naturellement conduits à l'interprétation déformante d'Exner, d'une part, parce qu'aucune proposition ayant une représentation sans objet en position sujet ne peut être vraie et, d'autre part, parce qu'il soutient qu'une proposition comme « cercle carré est une représentation sans objet » est vraie. Cela semble contradictoire. Mais il n'en est rien. Selon Bolzano, dans la proposition « cercle carré est une représentation sans objet », ce n'est pas la représentation « cercle carré » qui est le sujet, mais la représentation de cette représentation, laquelle a bien un objet, à savoir la représentation « cercle carré ». Autrement dit, ce qu'exprime, en fait, la proposition « cercle carré est une représentation sans objet » c'est : « la représentation cercle carré a la propriété d'être dépourvue d'objet » (BOUVERESSE 2000 : 520).

Nous pouvons maintenant nous demander pourquoi la thèse bolzanienne des représentations sans objet se constituera particulièrement en problème dans l'École de Brentano. La raison principale en est la thèse brentanienne de l'*intentionnalité* de tout phénomène psychique, c'est-à-dire de l'affirmation selon laquelle tout phénomène psychique se caractérise par le fait d'être à propos de quelque chose, d'avoir un rapport à un objet.

2. La thèse de l'in-existence intentionnelle des objets

La thèse de Brentano sur ce qui distingue les phénomènes psychiques des phénomènes physiques est énoncée dans un passage extrêmement célèbre de la *Psychologie du point de vue empirique* de 1874¹ :

« Ce qui caractérise tout phénomène psychique, c'est ce que les Scolastiques du Moyen Âge ont appelé l'inexistence intentionnelle [*intentionale Inexistenz*] (ou encore mentale) d'un objet [*eines Gegenstandes*] et ce que nous pourrions appeler nous-mêmes – en usant d'expressions qui n'excluent pas toute équivoque verbale – la relation à un contenu [*Beziehung auf einen Inhalt*], la direction vers un objet [*Richtung auf ein Objekt*] (sans qu'il faille entendre par là une réalité [*Realität*]) ou objectivité immanente [*immanente Gegenständlichkeit*]. Tout phénomène psychique contient en soi quelque chose à titre d'objet [*Objekt*], mais chacun le contient à sa façon.

¹ Sur ce texte, on pourra notamment consulter l'article suivant, qui apporte des précisions précieuses : MAZZÙ, 2007 ; ainsi que GILSON, 1955 : 45 *sq.* ; et ANTONELLI, 2009.

Dans la représentation [*Vorstellung*], c'est quelque chose qui est représenté, dans le jugement quelque chose qui est admis ou rejeté, dans l'amour quelque chose qui est aimé, dans la haine, quelque chose qui est haï, dans le désir quelque chose qui est désiré et ainsi de suite. » (BRENTANO, 2008 : 101-102)

Les phénomènes psychiques, par opposition aux phénomènes physiques, peuvent donc être définis comme « les phénomènes qui contiennent intentionnellement un objet [*Gegenstand*] en eux » (BRENTANO, 2008 : 102). Or si un objet est contenu dans un phénomène psychique, c'est qu'il possède une « inexistence intentionnelle ». Cette thèse ne doit pas être comprise comme affirmant que l'objet n'existe pas, mais bien au contraire comme affirmant qu'il existe, à savoir *dans* l'esprit. C'est là tout le sens du préfixe *in* dans *Inexistenz*.

Brentano n'entend pas ici faire œuvre de nouveauté. Il emploie le terme « intentionnel » par référence aux auteurs scolastiques. Par exemple, chez saint Thomas, l'objet connu a un être du même ordre que la pensée. Il est connu sans matière, par sa forme seule, c'est-à-dire « selon un mode d'être spirituel » (GILSON, 1997 : 287), qui peut être qualifié d'« être intentionnel » (*esse intentionale*). Mais par-delà les scolastiques, c'est aussi à Aristote que s'en réfère Brentano (voir GILSON, 1955 : 48).

Il aurait pu utiliser, en lieu et place du terme « intentionnel », celui d'« objectif » (*objective*), au sens médiéval, c'est-à-dire « à la façon d'un objet ». Il se serait ainsi au moins prémuni contre certaines mécompréhensions. Il y a en effet quelques auteurs qui comprirent intentionnel au sens de « poursuite [subjective] vers un but », c'est-à-dire d'*Absicht* (BRENTANO, 2008 : 199). Mais le terme « objectif » aurait très certainement été encore plus mal compris, en ce que si pour les scolastiques, et encore pour Descartes, est objectif ce qui est présent à la pensée¹, pour les modernes, au contraire, il désigne l'existence effective extra-mentale.

Si Brentano emprunte aux scolastiques le terme « intentionnel », c'est donc avant tout pour distinguer le mode d'être de l'objet contenu dans un phénomène psychique du mode d'être effectif. L'objet de l'acte intentionnel existe de manière « immanente », et

¹ Lalande nous dit que « dans la langue scolastique, et encore au XVII^e siècle : *est objectif* ou *existe objectivement*, ce qui constitue une idée, une représentation de l'esprit, et non pas une réalité subsistant en elle-même et indépendante » (LALANDE, 1926 : 695).

non de manière effectivement réelle en dehors de l'esprit (voir BRENTANO, 2008 : 101), et la question de savoir si un objet extérieur lui correspond ou ne lui correspond pas n'a ici rien à voir. Il n'est en tout cas pas *nécessaire* qu'un tel objet lui corresponde (BRENTANO, 1982 : 22).

La thèse brentanienne de l'inexistence intentionnelle de l'objet ne sera pas sans poser quelques difficultés aux élèves du maître de Würzburg, difficultés dont Brentano était d'ailleurs lui-même conscient¹. La principale, pour notre propos, est celle liée à l'ambiguïté qui affecte la notion même d'objet intentionnel. D'une part, nous avons naturellement tendance à considérer l'objet comme étant *extra intellectum*, donc de manière transcendante, alors qu'il s'agit ici d'un objet immanent, et, d'autre part, Brentano nie que cet objet soit l'« objet représenté » (*vorgestelltes Objekt*), l'objet tel qu'il est représenté (BRENTANO, 1974 : 87). Mais alors, quel est le statut ontologique de cet objet, en particulier dans le cas des représentations sans objet ? Comme le dit Courtine :

« si les phénomènes psychiques sont ceux qui contiennent intentionnellement en eux un objet, abstraction faite du point de savoir ce qu'il en est réellement de l'existence de l'objet, dans le monde, ou hors de la conscience, et s'il y a des représentations sans objet au sens réel et mondain de l'objectivité, la question se pose naturellement de savoir comment fixer essentiellement et entitativement cet "objet". » (COURTINE, 2007 : 98)

En fait, ce sont les ambiguïtés mêmes qui grèvent la thèse d'inexistence intentionnelle de l'objet de la représentation qui pousseront les disciples de Brentano à approfondir la notion d'objet et à élaborer une véritable théorie de l'objet.

3. La distinction du contenu et de l'objet

Si l'inexistence intentionnelle de l'objet devient la caractéristique de tout phénomène psychique, l'étude des différentes manières dont l'esprit se rapporte à un objet devient centrale pour la psychologie au sens brentanien, c'est-à-dire au sens d'une « psychologie descriptive ». Or, d'après Brentano, il y a trois façons fondamenta-

¹ Voir la « Lettre de Brentano à Marty du 17 mars 1905 » dans BRENTANO, 1974 : 87-91.

lement différentes d'être dirigé vers un objet (voir GILSON, 1955 : 61-71) :

« [...] nous croyons nous aussi qu'on doit distinguer d'après leur mode de relation à un contenu, trois classes principales d'activités psychiques. [...] nous donnons à la première le nom de représentation [*Vorstellung*], à la seconde le nom de jugement [*Urteil*], et à la troisième le nom de mouvement affectif [*Gemütsbewegung*], d'intérêt [*Interesse*] ou d'amour [*Liebe*]. » (BRENTANO, 2008 : 216)

C'est la notion de « représentation » qui nous intéresse ici plus particulièrement. Nous pouvons d'autant plus légitimement nous y limiter que, pour Brentano, tout phénomène psychique est une représentation ou est fondé sur une représentation (BRENTANO, 2008 : 112). Ceci, parce que c'est l'objet de la représentation qui peut, éventuellement, devenir l'objet d'un jugement ou d'un mouvement affectif. La différence entre les différentes classes de phénomènes psychiques ne réside pas dans le contenu de l'acte psychique, mais dans la relation de l'acte à l'objet.

Brentano précise ce qu'il entend par représentation de la manière suivante :

« Nous parlons de représentation chaque fois que quelque chose nous apparaît. Quand nous voyons quelque chose, nous nous représentons une couleur ; quand nous entendons quelque chose, nous nous représentons un son ; quand nous imaginons quelque chose, nous nous représentons cette image. Employant le mot avec cette signification générale, nous avons pu dire que l'activité psychique ne pouvait jamais se rapporter à quelque chose qui ne fût pas objet de représentation. » (BRENTANO, 2008 : 217)

La représentation est donc un phénomène psychique (d'apparence) extrêmement simple : le fait que « quelque chose » (*Etwas*) nous apparaît. Or, ce qui demeure ambigu dans cette explication, est précisément ce « quelque chose » qui est représenté. Les premières tentatives d'éclaircissement sur ce point sont généralement attribuées à Kazimierz Twardowski. Le philosophe polonais distingue, en effet, « objet » et « contenu » de la représentation. Néanmoins, il avait déjà été précédé sur cette voie par un élève de Meinong : Alois Höfler.

3.1. La triade acte-contenu-objet chez Höfler et Twardowski

C'est en 1890 – au début de ce que Simons a pu appeler la « décennie décisive » (SIMONS, 1989) pour le concept d'intentionnalité – qu'Alois Höfler publie un manuel de logique à l'intention des enfants du secondaire de l'empire austro-hongrois. Au § 6 de cet ouvrage, écrit en collaboration avec Meinong, Höfler écrit :

« 1. Ce que nous avons appelé "contenu de la représentation et du jugement" se trouve entièrement à l'intérieur du sujet, de la même façon que l'acte de représentation et de jugement lui-même. 2. Les mots *Gegenstand* et *Objekt* sont employés en deux sortes de sens : d'une part, pour cet existant en soi [*an sich Bestehende*] [...] sur quoi se dirige pour ainsi dire notre représenter et notre juger ; d'autre part, pour l'"image" psychique existant "en" nous, plus ou moins approchante de ce réel, laquelle quasi-image (plus justement : signe) est identique à ce qui a été appelé, en 1, contenu. À la différence de ce qui se tient en face, ou de l'objet, supposé comme indépendant de la pensée, on appelle aussi le contenu d'un représenter et d'un juger (de même : d'un sentir et d'un vouloir) l'"objet immanent ou intentionnel" de ces apparitions psychiques. » (HÖFLER, 1890 : § 6)

Donc, selon Höfler, lorsque nous nous représentons quelque chose, nous avons un « acte de représentation », et ce qui est représenté dans cet acte : un « contenu », lequel peut aussi être appelé « objet immanent ou intentionnel ». Nous devons encore distinguer un autre sens de la notion d'objet, à savoir celui de l'objet, « indépendant de la pensée », vers lequel s'oriente la représentation. Par conséquent, Meinong et son disciple séparent ce qui semblait encore indistingué chez Brentano : le contenu de l'acte de représentation, qui est immanent à la sphère psychologique, et l'objet vers lequel s'oriente cet acte de représentation, qui est extra-mental.

C'est à Twardowski qu'il reviendra de clarifier et de déterminer plus précisément la tripartition de Höfler, dans son ouvrage intitulé *Sur la théorie du contenu et de l'objet des représentations*, paru en 1894. Pour ce faire, il commence par analyser un analogue linguistique de la triade acte-contenu-objet. Selon le philosophe polonais, un nom a trois fonctions (voir TWARDOWSKI, 1993 : 96). Premièrement, « il informe que celui qui emploie le nom, se représente quelque chose ; il indique la présence d'un acte psychique chez

celui qui parle ». Deuxièmement, « il éveille chez l'auditeur un contenu psychique déterminé » qui est la « signification » de ce nom. Troisièmement, il dénomme un objet¹. Lorsque nous utilisons un nom, nous avons donc affaire à une triade de fonctions : information-signification-dénomination (*Kundgabe-Bedeutung-Nennung*). Le nom et la représentation ne sont évidemment pas sans rapport : le nom est le signe d'une représentation. Nous venons de voir que le nom a, notamment, pour fonction d'éveiller chez l'auditeur un contenu psychique. Il s'agit en l'occurrence de l'acte qui consiste à se représenter. Le nom éveille, par là, un contenu de représentation psychique : sa signification (voir TWARDOWSKI, 1993 : 103). Or c'est en vertu de cette signification que le nom nomme un objet. C'est ici que l'analogie prend tout son sens :

« [...] de même donc que l'éveil d'un contenu de représentation est le moyen par lequel le nom nomme un objet, exactement de même le contenu de représentation est lui-même le moyen par lequel l'acte de représentation (dont il a été donné information par le nom) représente un objet. » (TWARDOWSKI, 1993 : 103)

En conséquence, c'est par le moyen du contenu de représentation que l'acte de représentation accède à son objet.

La représentation semble toujours affectée d'une certaine ambiguïté, en ce qu'il semble qu'elle puisse représenter deux choses différentes : d'une part, son contenu et, d'autre part, son objet. En fait, il n'y a pas ici d'ambiguïté parce que, pour Twardowski, le contenu et l'objet ne sont pas représentés dans le même sens (TWARDOWSKI, 1993 : 97). Pour nous le faire comprendre, le philosophe polonais a recours à une distinction déjà établie par Brentano : celle entre « prédicats déterminants » et « prédicats modificateurs » (voir BRENTANO, 2008 : 236-237). Un prédicat est dit « déterminant » (*determinierend*) lorsqu'il enrichit « de nouvelles déterminations » le sujet auquel il s'applique. Par exemple, lorsque je dis « un homme est instruit », le prédicat « (est) instruit » enrichit le sujet « un homme » de déterminations supplémentaires et présuppose, pour être vrai, l'existence d'un homme.

¹ Ces distinctions rappellent fortement celles faites par Husserl au début de sa première *Recherche logique* (HUSSERL, 2002 : I, §§ 1-8). Néanmoins, le point de vue encore psychologisant qu'elles expriment est rapidement dépassé par Husserl au cours de cette même *Recherche*.

Mais il y a aussi des prédicats modificateurs. Par exemple, si je dis « un homme est mort », cette proposition ne suppose pas, pour être vraie, l'existence d'un homme, mais seulement d'un homme mort, lequel n'est plus du tout un homme ; c'est un cadavre. Le prédicat « (est) mort » est ici modificateur. Twardowski transpose cette distinction au niveau des « déterminations » qui peuvent être appliquées à un nom et souligne que certaines déterminations peuvent être tantôt déterminantes, tantôt modificatrices (TWARDOWSKI, 1993 : 97). Par exemple, « faux » est une détermination de ce type puisque, dans « un jugement faux », elle est déterminante (un jugement faux est toujours un jugement, nous avons simplement réduit l'extension des jugements aux seuls jugements qui sont faux), et, dans « un faux diamant », elle est modificatrice (un faux diamant n'est pas un diamant du tout).

Selon Twardowski, « représenté » est également une détermination de ce dernier type. Afin d'illustrer son propos, il utilise l'exemple du prédicat « peint ». Celui-ci est déterminant dans l'expression « un tableau peint », car un tableau peint est toujours un tableau. En disant qu'un tableau est peint, nous ajoutons simplement de nouvelles déterminations à la notion de tableau, nous réduisons l'extension du mot « tableau » à celle des tableaux qui sont peints, c'est-à-dire des tableaux qui ne sont ni burinés, ni gravés, etc. Par contre, lorsque nous disons « un paysage peint », la détermination est modificatrice puisqu'un paysage peint n'est plus du tout un paysage, mais un tableau. Ce qui montre, de plus, que le tableau peint et le paysage peint ne font qu'un, du moins si le tableau représente ce paysage.

Toutefois, ce n'est pas parce qu'il est peint que le paysage cesse d'être un véritable paysage. Il y a un sens dans lequel « peint », lorsqu'il est ajouté à « paysage », n'est pas modificateur. C'est par exemple le cas si je dis : « je ne sais pas quel paysage est peint dans ce tableau. » Ce à quoi je fais alors référence au moyen du mot « paysage » n'est pas le tableau, mais le véritable paysage qui est dans une certaine relation avec ce tableau. « Peint » est ici une détermination déterminante : elle restreint l'extension des paysages à ceux dont il existe une représentation picturale. En conséquence, « peint » peut donc être soit modificateur, soit déterminant, lorsqu'il est appliqué à « paysage ».

Considérons maintenant le cas de la représentation. La détermination « représenté » peut d'abord être déterminante ou modificatrice, selon qu'elle s'applique au contenu de la représentation ou à l'objet de la représentation. Dans « le contenu représenté », elle est déter-

minante, de la même manière que le tableau peint est encore un tableau, et, dans « l'objet représenté », elle peut être modificatrice, au sens où l'objet n'est plus alors un objet, de la même manière qu'un « paysage peint » peut ne plus être un paysage mais un tableau. Dans ce cas, le contenu et l'objet représentés sont identiques. Il s'agit, dans les deux cas, d'une « image » (*Bild*) (spirituelle) de l'objet (TWARDOWSKI, 1993 : 99). En ce sens, la conception twardowskienne de la représentation peut être qualifiée de « dépicitive » (FISSETTE, 2003 : 75), ou de « picturale ».

La détermination « représenté » peut aussi être déterminante, et non modificatrice, lorsqu'elle est appliquée à « objet » :

« [...] nous avons vu que le paysage peint, l'image, présente quelque chose qui n'est pas peint dans précisément ce sens. Exactement de même, le contenu d'une représentation se relie à quelque chose qui n'est pas contenu de représentation, mais objet de cette représentation, d'une manière analogue à celle dont le paysage est le "sujet" de l'image qui le présente. Et de même que le paysage est, en image, copié sur cette image, amené à la présentation [*Darstellung*], donc peint dans un sens différent du précédent, exactement de même, par le contenu de la représentation, l'objet correspondant à cette représentation [*Vorstellung*] devient, comme on a coutume de dire, copié en image spirituellement, donc représenté. Quand il est dit de l'objet, en ce dernier sens, qu'il devient représenté, alors par là la signification du mot objet ne devient nullement modifiée ; "l'objet devient représenté" veut alors dire seulement qu'un objet est entré, avec un être capable de représentation, dans une relation entièrement déterminée. Mais il n'a pas par là cessé d'être objet. » (TWARDOWSKI, 1993 : 99-100)

Donc, par « objet représenté », nous pouvons soit vouloir dire le contenu d'une représentation, soit l'objet qui est dans une relation déterminée avec un sujet connaissant, lequel sujet accède à cet objet au moyen d'une représentation. Le premier objet n'est, en fait, pas un objet du tout, mais est le contenu d'une représentation, alors que le deuxième est un objet véritable. En reprenant la terminologie de Zimmermann¹, du premier, nous pouvons dire qu'il est représenté *dans* une représentation et, du second, qu'il est représenté *par* une

¹ Robert Zimmermann était un élève de Bolzano. Il fut le professeur et le superviseur officiel de Twardowski à Vienne, Brentano ayant été obligé de démissionner de sa chaire en 1880. Cf. SMITH, 1994: 156.

représentation, plus précisément, par son contenu (TWARDOWSKI, 1993 : 103).

Nous sommes maintenant en possession des distinctions conceptuelles qui vont permettre à Twardowski de fournir une solution au paradoxe des représentations sans objet dans le cadre de la thèse d'intentionnalité des phénomènes psychiques.

3.2. Twardowski sur les représentations sans objet

Au début du manuscrit sur les « Objets intentionnels » de 1894, Husserl résume de manière particulièrement claire le problème auquel se trouvèrent confrontés les Brentaniens avec les représentations sans objet :

« Si chaque représentation représente un objet, il y a bien alors pour chacune un objet, donc : à chaque représentation correspond un objet. Mais il vaut, d'autre part, comme une vérité non douteuse, qu'il ne correspond pas à chaque représentation un objet, qu'il y a, pour parler comme Bolzano, des "représentations sans objet". »
(HUSSERL, 1993 : 279)

Le paradoxe des représentations sans objet tel qu'il se présente dans la tradition intentionaliste Brentanienne se laisse donc aisément formuler. Il provient de l'affirmation simultanée de deux thèses contradictoires. D'une part, celle qui affirme que :

(1) à chaque représentation correspond un objet, qui découle de l'affirmation psychologique selon laquelle « chaque représentation représente un objet ». Il s'agit de la thèse d'intentionnalité de toute représentation. Et, d'autre part, celle qui énonce que :

(2) il ne correspond pas à chaque représentation un objet, qui est la thèse Bolzanienne selon laquelle il y a des représentations sans objet. Comment Twardowski résout-il le paradoxe qui résulte de la réunion de ces deux thèses ? Sa stratégie est double.

Premièrement, il va tout simplement disqualifier la représentation « rien ». Il s'agit de montrer que nous n'avons pas du tout affaire à une représentation. Deuxièmement, il va nier la thèse (2). Autrement dit, pour lui, à toute représentation correspond bien un objet. Commençons par envisager le premier point.

La critique du mot « rien » à titre de véritable représentation, c'est-à-dire comme étant une expression « catégorématique », est tout à fait intéressante. Elle part du présupposé que cette expression est

complexe, qu'elle est dérivée par négation nominale de l'expression « quelque chose » :

« D'une manière générale la signification de "*nihil*" a été placée à égalité avec celle de "*nonens*", et aujourd'hui on pense aussi que "rien" est simplement un substitut de l'expression "non-quelque chose". » (TWARDOWSKI, 1993 : 106)

Or cette opération qui permet d'obtenir une nouvelle expression de signification tout à fait déterminée par l'ajout du préfixe « non » à une expression catégorématique n'est permise, selon Twardowski, que s'il y a un terme d'extension plus large qui comprend l'extension du terme catégorématique et celle de sa négation. Autrement dit, l'adjonction de « non » avec une expression qui représente quelque chose n'est possible que si elle opère un partage au sein d'une représentation d'une généralité plus grande que celle des deux représentations ainsi obtenues. Par exemple, nous pouvons former « non-Grecs » à partir de « Grec » parce que ces deux expressions divisent une représentation d'ordre supérieur, à savoir celle des hommes. Pour pouvoir effectuer cette opération, il faut donc un domaine d'objets préalable, par rapport auquel la division est « pertinente » (BENOIST, 2001 : 72).

Mais, dès lors, qu'en est-il de la représentation « rien » ? Si « rien » est obtenu par négation de « quelque chose », il faut qu'il y ait une représentation d'« ordre supérieur » à celle du quelque chose, pour qu'elle soit légitime. Or « il est clair qu'avec "quelque chose", une représentation devient désignée par rapport à laquelle aucune autre ne se place à un ordre supérieur » (TWARDOWSKI, 1993 : 107). La raison en est simple : s'il y avait quelque chose d'ordre supérieur au quelque chose, celui-ci serait encore quelque chose, c'est-à-dire la même représentation, et non une représentation plus générale.

Par conséquent, « rien » n'est en aucune façon une expression catégorématique, mais bien une expression syncatégorématique, en l'occurrence « une partie constitutive des propositions négatives » (TWARDOWSKI, 1993 : 108). Ce que Twardowski soutient en fait par là, c'est que les propositions dans lesquelles l'expression « rien » apparaît peuvent être paraphrasées de manière à mettre en évidence sa fonction d'opérateur. Par exemple, « rien n'est éternel » signifie, en fait, qu'« il n'y a pas quelque chose d'éternel », ou « je ne vois rien » signifie qu'« il n'y a pas quelque chose de vu par moi », etc. Dans une proposition, « rien » ne fonctionne pas comme un terme authentique, une expression qui signifie une représentation, mais comme un opé-

rateur logique analogue à « aucun », de sorte que lorsque nous disons une phrase du type « ceci n'est rien », elle signifie, en fait, « il n'y a pas quelque chose tel que ceci ».

La stratégie de Twardowski concernant les deux autres espèces de représentations sans objet est différente de celle qu'il a mobilisée face au rien. Il ne s'agit plus ici de disqualifier leur statut de représentations authentiques, mais plutôt de soutenir que, si ces représentations ont bien un objet, celui-ci possède seulement une « existence intentionnelle », et non « effective ». Pour le comprendre, envisageons le cas des représentations qui, comme « cercle carré », contiennent des parties contradictoires. En elles « se trouvent réunies des marques distinctives incompatibles ». Le nom « cercle carré » éveille un contenu de représentation complexe qui contient les marques distinctives « cercle » et « carré », de telle sorte que ce nom ne peut nommer un objet existant. Mais soulignons que la représentation « cercle carré » n'est pas elle-même contradictoire et, en vertu de la théorie twardowskienne de la représentation, elle doit donner accès à un objet : s'il y a un contenu de représentation, il y a un objet qui lui correspond. Le philosophe polonais est donc conduit à affirmer que la représentation « cercle carré » possède à la fois un contenu et un objet, bien que ce dernier n'existe pas.

En fait, il faut bien s'entendre ici sur le sens dans lequel est prise la notion d'existence. Si l'objet en question n'a pas d'existence effective, il a, par contre, une « existence intentionnelle ». Qu'est-ce à dire ? Simplement qu'il n'a pas d'existence à proprement parler, mais seulement une existence « en tant que représenté au sens de l'objet de la représentation » (TWARDOWSKI, 1993 : 109). La locution « en tant que représenté » est ici modificatrice : l'existence de quelque chose en tant que représenté n'est, en fait, plus une existence, c'est seulement une existence « phénoménale », intentionnelle – ces deux termes devant être compris en un sens modificateur. Il faut donc déconnecter « être représenté » et existence (BENOIST, 2001 : 81).

Arrivés à ce point, nous pourrions être tentés de croire que l'objet qui n'existe pas dans une représentation sans objet est le contenu de cette représentation. Mais Twardowski nous met très clairement en garde contre une telle interprétation. L'objet dont il est ici question est bien celui qui est représenté *par* la représentation, c'est-à-dire l'objet véritable en relation avec le sujet connaissant, et non celui qui est représenté *dans* la représentation, c'est-à-dire son contenu. Il convient de fermement distinguer les deux qui diffèrent *toto genere* (TWARDOWSKI, 1993 : 115). Twardowski en veut notamment

pour preuve le cas des énoncés existentiels négatifs vrais. Par exemple, lorsque je dis « il n'y a pas de cercle carré », il est évident que ce sur quoi porte mon jugement d'inexistence n'est pas le contenu de la représentation, qui lui doit bien exister, du moins à titre de partie de l'acte de ma représentation ; il est « réel ». C'est l'objet lui-même dont je nie qu'il existe. Dès lors, comme le dit Benoist, « on est forcé de convenir que la représentation ne peut être découverte (après coup) "sans objet" que dans la mesure même où, en un certain sens, elle en a un » (BENOIST, 2001 : 81).

La solution twardowskienne au paradoxe des représentations sans objet ne consiste donc pas à éliminer le troisième terme de la triade acte-contenu-objet. Toute représentation a bien un objet ; il n'existe simplement pas dans le cas des représentations sans objet. La question que nous pouvons alors légitimement nous poser est celle du statut ontologique de cet objet inexistant, car il semble qu'il faille bien qu'en un certain sens *il y ait* un objet, même si celui-ci n'est pas le sens de l'existence actuelle.

4. Première approche twardowskienne de la théorie de l'objet

Nous avons vu que Twardowski qualifiait d'*existence intentionnelle* le mode d'être propre aux objets représentés par les représentations sans objet. Mais nous avons également vu que l'existence intentionnelle n'est pas une existence du tout. Le philosophe polonais semble donc rejeter l'idée même de mode d'existence. Ce qu'il faut plutôt comprendre, c'est que le quelque chose, l'objet (en général), est au-delà de la question de l'existence et de la non-existence, hors de l'être et du non-être. Plus précisément, l'objet, le *Gegenstand*, est dissocié de l'existence :

« L'objet est quelque chose d'autre que l'existant ; à de nombreux objets, en plus de leur objectivité, en plus de leur propriété intrinsèque à devenir représentés (ce qui est le sens propre du mot "*essentia*"), revient encore aussi l'existence, à d'autres, non. Est aussi bien un objet (*ens habens actualem existentiam*) ce qui existe, que ce qui, encore, pourrait seulement exister (*ens possibile*) ; mieux, même ce qui ne peut jamais exister, mais seulement devenir représenté (*ens rationis*), est un objet ; en bref, tout ce qui est non pas rien, mais en un sens quelconque, quelque chose, est un objet. » (TWARDOWSKI, 1993 : 123)

En fait, l'existence de l'objet d'une représentation lui est toujours extrinsèque, elle lui est ajoutée (COURTINE, 2007 : 104). Remarquons que cela est parfaitement en accord avec la théorie brentanienne des jugements que reprend Twardowski. Pour Brentano, contrairement à Kant, un jugement ne se laisse pas réduire à une liaison de représentations, mais est une relation intentionnelle qui se fonde toujours sur une représentation. De ce point de vue, c'est l'objet même de la représentation qui est jugé. La différence entre un jugement et une représentation réside alors dans la relation à l'objet. Dans le jugement, l'objet n'est pas simplement représenté, il fait aussi l'objet d'une prise de position théorique : il est « admis » (*angenommen*) ou « refusé » (*verworfen*), c'est-à-dire qu'il est accepté comme vrai ou comme faux. Cette partie psychologique de la théorie brentanienne du jugement est bien résumée dans le passage suivant de la *Psychologie du point de vue empirique* :

« Quand nous disons que la représentation et le jugement constituent deux classes fondamentales distinctes d'actes psychiques, cela signifie, d'après ce qui précède, qu'ils correspondent à deux modes absolument différents de la conscience qu'on prend d'un objet. Nous ne nions pas que tout jugement ait pour condition une représentation. Nous prétendons au contraire que tout objet jugé entre sous une double forme dans la conscience : à titre d'objet représenté, à titre d'objet affirmé ou nié. » (BRENTANO, 2008 : 221)

À cela s'ajoute une thèse logique forte : tout jugement catégorique, c'est-à-dire les quatre formes fondamentales de propositions que l'on retrouve dans le carré des oppositions de la syllogistique aristotélico-scholastique, est réductible à un jugement existentiel négatif ou positif (Cf. BRENTANO, 2008 : 233¹).

Étant donné cette théorie brentanienne du jugement, et moyennant les modifications que lui apportent la distinction du contenu et de l'objet de la représentation², il est alors tout à fait possible de penser l'objet *en tant que représenté* comme indépendant de l'existence ou de

¹ Sur l'interprétation par Brentano de la syllogistique traditionnelle et les innovations qu'il tente d'apporter à cette dernière, voir notamment SIMONS, 2004.

² Si la théorie du jugement de Twardowski est largement inspirée de celle de son maître, elle est loin de lui être identique. Une étude sérieuse de la première demanderait l'analyse des cours qu'a donnés Twardowski sur la logique durant le semestre d'hiver 1894-1895 à Vienne, ce que nous ne pouvons faire ici. Sur ce point, cf. BETTI, 2005.

la non-existence, ces dernières constituant le « contenu du jugement » (TWARDOWSKI, 1993 : 93¹). Par conséquent, au niveau de la représentation, l'objet est indépendant de son existence ou de son inexistence, il est un pur représentable² : « aux objets appartiennent, dans leur ensemble, les catégories du représentable » (TWARDOWSKI, 1993 : 122). Dès lors que tout, à l'exception du rien, peut être objet de représentation, Twardowski se croit autorisé à qualifier l'objet de *summum genus* :

« Or puisque tout, sans que le sujet qui se représente y fasse exception, peut être objet [*Gegenstand*], objet [*Objekt*] d'une représentation, c'est donc comme justifié que se montre ce qui est soutenu par ceux qui voient dans l'objet le *summum genus*. Tout ce qui est, est un objet de représentation possible ; tout ce qui est, est quelque chose. Et c'est donc ici le point par lequel la discussion psychologique sur la distinction de l'objet de représentation d'avec le contenu de représentation vient déboucher sur la métaphysique. » (TWARDOWSKI, 1993 : 122-123, trad. légèrement modifiée)

La distinction du contenu et de l'objet de représentation débouche donc, pour Twardowski, « sur la métaphysique ». Mais à quelle métaphysique avons-nous affaire ici ? Il s'agit tout simplement de la science aristotélicienne de l'étant en tant qu'étant, identifiée à la théorie de l'objet considéré en général, c'est-à-dire sans restriction à un type d'objets déterminés :

« Une science qui attire dans le cercle de ses considérations tous les objets, aussi bien ceux qui sont physiques que ceux qui sont psychiques, ceux qui sont réels aussi bien que ceux qui sont non-réels, ceux qui existent que ceux qui n'existent pas, et qui recherche les lois auxquelles les objets en général – et pas seulement un groupe déterminé d'entre eux – obéissent, voilà ce qu'est la métaphysique. C'est le sens qui est circonscrit ici de la vénérable définition suivant laquelle la métaphysique est la science de l'étant en tant que tel. » (TWARDOWSKI, 1993 : 125, trad. légèrement modifiée)

¹ Si c'est bien le même objet qui est représenté et jugé, le contenu de la représentation et celui du jugement, eux, ne sont pas identiques. Le contenu est, dans le cas de la représentation, le mode de présentation de l'objet et, dans le cas du jugement, l'existence ou l'inexistence de l'objet.

² Soulignons que, dès lors, la théorie twardowskienne de l'objet reste une théorie de l'objet de la représentation

Conclusion

La théorie de l'objet à laquelle aboutit Twardowski pour résoudre le problème des représentations sans objet n'est qu'une ébauche embryonnaire. Ce qui la différencie de l'ontologie, de la métaphysique et de la logique est, de plus, encore relativement flou. Mais c'est à un autre élève de Brentano, Alexius Meinong, qu'il devait revenir de lui donner un statut disciplinaire plus précis et de la développer dans toute son étendue, distinguant notamment plusieurs catégories d'objets (réels, idéaux, incomplets, impossibles, etc.), et plusieurs modes de l'« il y a » (*es gibt*) de l'objet (existence, persistance, hors-l'être).

Bibliographie

- ANTONELLI M., 2009, « Franz Brentano et l'«inexistence intentionnelle» », *Philosophiques*, n° 36, p. 467-487.
- BENOIST J., 2001, *Représentations sans objet. Aux origines de la phénoménologie et de la philosophie analytique*, Paris : PUF.
- BENOIST J., 2002, *Entre acte et sens. La théorie phénoménologique de la signification*, Paris : Vrin.
- BENOIST J., 2006, « Variétés d'objectivisme sémantique », dans J. BENOIST (éd.), *Propositions et états de choses. Entre être et sens*, Paris : Vrin, p. 13-49.
- BETTI A., 2005, « Propositions et états de choses chez Twardowski », *Dialogue*, n° 44, p. 469-492.
- BOLZANO B., 1985-1994 [1837], *Wissenschaftslehre. Versuch einer ausführlichen und grösstentheils neuen Darstellung der Logik mit steter Rücksicht auf deren bisherige Bearbeiter*, éd. J. Berg, dans B. BOLZANO, *Gesamtausgabe*, I, 11-14 (12 vols.), Stuttgart-Bad Cannstatt : Friedrich Frommann.
- BOLZANO B., 2008 [1975], *De la méthode mathématique*, trad. D. Lelarge et al., dans B. BOLZANO, *De la méthode mathématique. Correspondance Bolzano-Exner*, Paris : Vrin, p. 67-109.
- BOLZANO B., EXNER F., 2008 [1935], *Correspondance Bernard Bolzano-Franz Exner*, trad. J. Croizer et al., dans B. BOLZANO, *De la méthode mathématique. Correspondance Bolzano-Exner*, Paris : Vrin, p. 111-223.
- BOUVERESSE J., 2000, « Sur les représentations sans objet », *Les études philosophiques*, n° 4, p. 519-534.
- BRENTANO Fr., 2008 [1874], *Psychologie du point de vue empirique*, trad. M. de Gandillac, revue par J.-Fr. Courtine, Paris : Vrin.
- BRENTANO Fr., 1974 [1930], *Wahrheit und Evidenz. Erkenntnistheoretische Abhandlungen und Briefe*, Hambourg : Felix Meiner.
- BRENTANO Fr., 1982, *Deskriptive Psychologie*, éd. R. Chisholm et W. Baumgartner, Hambourg : Felix Meiner.

- COURTINE J.-Fr., 2007, *La cause de la phénoménologie*, Paris : PUF.
- DE LIBERA A., 2002, *La référence vide. Théories de la proposition*, Paris : PUF.
- ELIE H., 2000 [1936], *Le signifiable par complexe. La proposition et son objet. Grégoire de Rimini, Meinong, Russell*, Paris : Vrin.
- FISSETTE D., 2003, « Représentations. Husserl critique de Twardowski », dans D. FISSETTE, S. LAPOINTE (éds.), *Aux origines de la phénoménologie. Husserl et le contexte des Recherches logiques*, Paris – Québec : Vrin – Les Presses de l'Université Laval, p. 61-91.
- GILSON É., 1997, *Le thomisme. Introduction à la philosophie de Saint Thomas d'Aquin*, 6^e éd., Paris : Vrin.
- GILSON L., 1955, *La psychologie descriptive selon Franz Brentano*, Paris : Vrin.
- HÖFLER A., 1890, *Logik*, Prague : Tempsky.
- HUSSERL E., 1993 [1894], « Objets intentionnels », trad. J. English, dans E. HUSSERL, K. TWARDOWSKI, *Sur les objets intentionnels (1893-1901)*, Paris : Vrin, p. 279-326.
- HUSSERL E., 2002 [1913], *Recherches logiques. Tome 2. Recherches pour la phénoménologie et la théorie de la connaissance*, trad. H. Elie, avec la collaboration de L. Kelkel et R. Schérer, Paris : PUF.
- LALANDE A., 1999 [1926], *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, 5^e éd., Paris : PUF.
- LARGEAULT J., 1970, *Logique et philosophie chez Frege*, Paris – Louvain : Nauwelaerts.
- MAZZÙ A., 2007, « Quelques précisions à propos du "rapport intentionnel" chez Franz Brentano », dans L. COULOUBARITSIS, A. MAZZÙ (éd.), *Questions sur l'intentionnalité*, Bruxelles : Ousia, p. 233-253.
- SEBESTIK J., 1992, *Logique et mathématique chez Bernard Bolzano*, Paris : Vrin.
- SIMONS P., 1989, « L'intentionnalité : la décennie décisive », dans D. LAURIER, Fr. LEPAGE (éd.), *Essais sur le langage et l'intentionnalité*, Montréal-Paris : Bellarmin-Vrin, p. 17-33.
- SIMONS P., 2004, « Judging Correctly : Brentano and the Reform of Elementary Logic », dans D. JACQUETTE, *The Cambridge Companion to Brentano*, Cambridge : Cambridge University Press, p. 45-65.
- SMITH B., 1994, *Austrian Philosophy: the Legacy of Franz Brentano*, Chicago and LaSalle : Open Court Publishing Company.
- TWARDOWSKI K., 1993 [1894], « Sur la théorie du contenu et de l'objet des représentations », trad. J. English, dans E. HUSSERL, K. TWARDOWSKI, *Sur les objets intentionnels (1893-1901)*, Paris : Vrin, p. 85-200.